

*AVEC DES SI
ET DES PEUT-ÊTRE*

Du même auteur

Un merci de trop, Michel Lafon, 2016.

Tu as promis que tu vivrais pour moi, Michel Lafon, 2017.

Lunettes noires, peau de banane et Saint-Valentin, Michel Lafon, 2017 (nouvelle disponible en version numérique).

Jeunesse

Melissa, sac à gras, Librinova, 2016.

Carène Ponte

*AVEC DES SI
ET DES PEUT-ÊTRE*



*Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2018
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

À Bella Julia,
Si tu n'es pas née le jour de la distribution
de l'équilibre, tu n'as pas loupé celui
de la distribution de l'enthousiasme
et de la gentillesse.
Merci pour ta relecture attentive (ah bon, il n'y a pas
de vampires dans The Walking Dead, t'es sûre ?),
pour ton amour de la lecture et de mes personnages.
Merci d'être celle que tu es. Surtout ne change pas.
Enfin...
Évite quand même de mettre le feu
à ton appartement.

PROLOGUE

Est-ce que vous vous êtes déjà demandé ce que serait votre vie si vous aviez fait d'autres choix ? Si vous aviez été amie avec Kimberley, la fille populaire, aux cheveux longs, soyeux et aux jambes interminables plutôt qu'avec Juliette, la fille intelligente et... seulement intelligente ? Si vous aviez choisi italien deuxième langue plutôt qu'allemand ?

Si vous n'étiez pas allée à cette stupide soirée au cours de laquelle vous vous êtes lamentablement étalée sur le tapis, révélant à tout le lycée, autant dire à la terre entière, votre addiction aux culottes Bob l'éponge ?

En ce qui me concerne, je fais ça tout le temps. Au grand désespoir de Samya et Audrey, mes deux meilleures amies. « Avec des si et des peut-être, les chiens porteraient des baskets », m'a sorti Samya l'autre jour. Alors, petit 1, je n'y peux rien si j'ai cette manie de me projeter dans des vies parallèles, c'est plus fort que moi.

Et petit 2, je ne vois pas du tout mais alors vraiment pas du tout le rapport avec les chiens.

Ce n'est pas que je n'aime pas ma vie, non : je l'apprécie, ou en tout cas elle ne me déplaît pas. C'est juste que je me demande toujours ce qu'elle pourrait être si je faisais les choses différemment.

Tenez hier, je suis passée à la boulangerie. Il y avait devant moi cette femme qui a passé près de vingt minutes à hésiter entre une religieuse au chocolat et une part de clafoutis à la cerise. Quelle idée d'hésiter ! La religieuse au chocolat, bien sûr !

Pendant cette interminable et inutile tergiversation de la cliente – « Est-ce que j'ai assez faim pour une religieuse ? » (oui, on a toujours assez faim pour une religieuse), « Est-ce que les cerises ne seraient pas meilleures pour mon régime ? » (les cerises oui, le clafoutis moins) –, je n'ai pas pu m'empêcher de me demander ce qu'il se serait passé si je n'avais pas décidé de profiter de ces deux heures de liberté avant ma première classe du jour pour aller faire quelques courses.

Et si à la place j'étais allée courir ?

Peut-être que j'aurais rencontré quelqu'un. Chaussée de mes baskets fluo moches mais à la mode, j'aurais démarré en petites foulées, vous savez celles qui permettent de dire que l'on ne marche pas, alors que c'est tout comme, puis

au bout de cinq cent mètres je me serais tordu la cheville. Les chutes et moi, c'est une histoire d'amour qui dure depuis des années. Je suis sûrement née le lendemain de la distribution de l'équilibre.

Et là, un homme se serait arrêté à ma hauteur. Il aurait été médecin ou kinésithérapeute. Incroyablement beau, il m'aurait manipulé la cheville pour vérifier l'absence de fracture. Tout en douceur et sensualité. Nos regards se seraient croisés et ç'aurait été comme une évidence.

Mais non.

À la place, j'étais coincée derrière Madame-j'hésite-entre-religieuse-et-clafoutis avec la furieuse envie de lui ganacher le sac à main ou de lui meringuer le portrait.

On devrait pouvoir visualiser le tournant que prendrait notre vie si on faisait un changement, même un tout petit.

Si je ne m'étais pas aperçu que Claudia, ma colocataire, avait mis à la poubelle tout le contenu de notre réfrigérateur, à ses yeux pas assez écolo-végano-friendly, et que je ne m'étais pas précipitée pour aller le remplir de nouveau, est-ce que j'aurais rencontré mon séduisant médecin ?

Je dis séduisant, eh bien oui. Tant qu'à rêver d'une vie parallèle, autant qu'il soit séduisant, charismatique et riche plutôt que moche, pauvre et rabougri, vous en conviendrez.

Avec des si et des peut-être

Ou alors, est-ce que j'aurais tout simplement marché dans une crotte de chien, avec le pied gauche de ma basket fluo moche, et empesté pour le reste de la journée ?

Oui, moi, je dis que l'on devrait avoir le droit de savoir. Rien qu'une toute petite fois.

Septembre

CHAPITRE 1

Après avoir laissé une quinzaine de minutes à mes élèves de seconde pour étudier le texte de Flaubert tiré de *Madame Bovary*, et compté pas moins de quatre soupirs d'ennui et six bâillements, je leur pose la question qui, à n'en pas douter, va déclencher un enthousiasme collectif :

– À partir du texte que vous venez de lire, quelles visions du couple trouve-t-on chez les personnages ?

Silence absolu. Cinq élèves se penchent subitement vers leur sac, sait-on jamais s'il s'y cache un début de réponse. C'est bien connu, il y a dans chaque cartable, des minuscules Flaubert, Victor Hugo, Émile Zola, sans oublier Honoré de Balzac, prêts à venir en aide aux lycéens désespérés. Pas étonnant, avec tout ce petit monde, que les cartables soient aussi lourds...

Trois autres se mettent à tailler furieusement un crayon à papier à la mine déjà plus qu'aiguisée,

et ceux qui n'ont pas été assez rapides font en sorte de ne surtout pas croiser mon regard.

Pour l'enthousiasme collectif, on repassera, monsieur Flaubert.

C'est ma sixième année d'enseignement au lycée privé Ulysse-Grant, ainsi baptisé en raison de la consonance américaine du nom de la ville où il se situe : Savannah. Savannah-sur-Seine en réalité, mais on ne va pas chipoter.

Malgré le temps qui passe, j'ai toujours l'espoir d'intéresser les élèves aux classiques de la littérature française. *Madame Bovary* quand même, un monument ! Un monument d'ennui, complèterait Samya, ma collègue et amie professeure de mathématiques. Et Pythagore alors, on le classe où, niveau envie de s'énucléer avec une cuillère à faire des billes de melon ?

J'ai toujours été attirée par les mots. Leur sens, leur musicalité. J'ai longtemps envisagé d'intégrer une école de journalisme, mais je m'étais fracturé la cheville le matin des épreuves d'admission. Vous me trouverez sans doute excessive ou superstitieuse, mais j'y avais vu un signe. Quatre ans plus tard, je devenais professeure de français.

– Alors ? Cette vision du couple, Jules ?

Je peux entendre d'ici les poumons des trente élèves face à moi expirer tout l'air qu'ils retenaient depuis quelques minutes.

– Euh... que les filles, c'est compliqué ?
tente-t-il avec un air peu convaincu.

D'un regard accompagné du haussement de sourcil que je perfectionne chaque année, je calme les gloussements provoqués par sa réponse.

– C'est-à-dire ? Vous pouvez développer ? À partir du texte bien entendu, et non de votre dernier râteau sur Snapchat.

... Où l'art de ruiner en un bout de phrase mon haussement de sourcil autoritaire...

– Eh bien, la fille, là...

– Emma

– Oui, Emma, poursuit Jules, elle est compliquée. Comme toutes les filles, d'ailleurs. Elle se prend un peu trop la tête. Alors que son mec, enfin son mari, lui, il est plus dans la vraie vie. Il pense à ce qu'il faut gagner comme argent pour faire vivre sa famille, les placements à faire. Elle, elle est dans son monde. Heureusement que nous, les hommes, on est là quoi.

Éclats de rire masculins, protestations féminines.

– Ça m'étonne pas que t'aies pas de copine, Jules ! l'apostrophe Camille. Ta vision de la femme est toute pourrie. Atterris, on est en 2017. Les femmes se débrouillent très bien sans les hommes.

– Ah ouais ? rétorque-t-il. Bah, l'autre jour, quand ton scooter voulait pas démarrer, t'étais bien contente que j'y jette un coup d'œil.

– Comme il n’y avait pas de scooter du temps de Flaubert, inutile de poursuivre dans cette voie, je reprends pour couper court aux clichés sexistes. Jules, ce que vous voulez dire, c’est qu’il y a dans le texte deux visions du couple et de la vie qui s’affrontent. Celle d’Emma, romantique, un peu hors du temps, et celle de son mari, plus concrète.

– Exactement, les filles sont compliquées ! Nous, les hommes, il nous faut pas grand-chose, un bon repas et on est heureux !

Pendant les quarante-cinq minutes qui suivent, je continue à les faire travailler sur le texte, à les faire réfléchir sur la construction narrative de Flaubert.

– Vous voyez qu’il y en a des choses à dire sur ce bout de texte !

Mon sourire enthousiaste manifestement n’enthousiasme que moi.

– Madame ! m’interpelle Hélène au moment où retentit la sonnerie de fin du cours. Qui décide des textes qui sont au programme ? Est-ce que c’est vous ? Pardon, je sais que vous aimez Flaubert et tout ça, mais quand même ce n’est pas hypermoderne. Ça nous parlerait plus si on étudiait les textes de Stromae, ou d’un autre type du même genre, vous voyez ?

Un comble...

Bientôt ils vont nous demander de rebaptiser le lycée. Au diable le classique et sérieux

Carène Ponte

Ulysse Grant, président des États-Unis de son vivant ; place à Hugh, l'acteur fétiche des comédies romantiques !

L'année va être longue.

Très longue.

CHAPITRE 2

Le lundi est ma journée la plus chargée, j'enchaîne quatre heures de cours et deux d'accompagnement personnalisé. Le soir, je n'ai qu'une envie : rentrer chez moi, me plonger dans un bon bain et regarder un film de vampires avec un saladier de pop-corn.

Je considère qu'il y a un moment pour chaque film. Pour apprécier chacun à sa juste valeur, il faut respecter certaines règles essentielles.

En décembre par exemple, on regarde des comédies romantiques. Celles qui collent des papillons dans le ventre, qu'on a déjà vues trente fois mais qui continuent de remplir nos yeux d'étoiles et de gonfler nos petits cœurs d'amour et... de cafard, histoire d'être bien déprimé le 31 au soir. Rien de tel qu'un tas de comédies romantiques avalées sur plusieurs semaines pour rendre au nouvel an sa vraie vocation : boire pour oublier.

En été, je visionne *Orgueil et Préjugés* (attention, pas n'importe lequel, celui avec Colin

Firth) ou *Les Quatre Filles du docteur March*. Et quand il fait vraiment chaud, *Une journée en enfer* avec Bruce Willis. J'ai beau l'avoir vu des dizaines de fois, il me faut toujours un temps pour résoudre l'énigme des bidons d'eau.

Mais quand j'ai besoin de me détendre après un lundi comme celui-ci, ponctué de soupirs d'élèves désespérés par Gustave Flaubert, il me faut un bon épisode de *The Walking Dead*. Les zombies qui s'entre-tuent et se dévorent les uns les autres, ça m'apaise.

Lorsque j'ouvre la porte de mon appartement, l'esprit déjà en mode dépeçage et décapitage, je suis assaillie par une odeur pestilentielle. On dirait un mélange de bouse de vache fermentée et de crevettes oubliées trois jours sur un rebord de fenêtre en plein soleil.

– Mais qu'est-ce que c'est que cette horreur ?

– Ah t'inquiète, c'est juste un essai d'un nouveau masque pour le visage.

L'odeur provient en effet du canapé où se tient celle qui a recouvert son visage d'une substance à l'apparence douteuse : Claudia, ma colocataire.

Comment la présenter pour être sûre de lui rendre justice ? C'est une femme engagée. Plus engagée qu'elle, tu meurs, je pourrais même dire. Écologiste. Végane. Adepte du tout naturel jusqu'à la pilosité. En un mot ? Dingo mais attachante. Voilà, ça la résume bien.

Claudia et moi partageons cet appartement

depuis deux ans, lorsqu'il m'est apparu que vivre chez ma sœur n'était plus de mon âge mais que mon salaire seul ne me permettait pas d'emménager dans une cellule de plus de quinze mètres carrés.

C'est un endroit dans lequel je me suis tout de suite trouvée à l'aise. C'est étrange d'ailleurs, cette impression de se sentir immédiatement chez soi quand on découvre un lieu pour la première fois. Une grande pièce à vivre, parquet grisé au sol, murs blancs, lumineuse grâce à ses deux doubles fenêtres. Dedans, un large canapé en velours de couleur bleu paon, chiné dans une brocante, quelques meubles de style industriel et des plantes vertes. L'espace cuisine, avec ses placards jaunes et sa faïence grise et noire, est séparé du reste par une petite verrière.

Deux chambres spacieuses et une salle de bain avec baignoire sur pieds.

Le désordre y règne un peu partout, et ce malgré mes protestations. Des chaussures, des vêtements, des magazines. Et au gré des projets plus ou moins farfelus de Claudia, des bocaux, des bouteilles vides, des cartons...

Depuis quelque temps, elle s'est mis en tête de fabriquer des tas de crèmes et autres décoctions, avec plus ou moins de succès, pour remplacer les produits d'entretien ou de beauté.

— Si tu veux, Max, il m'en reste encore un peu dans la casserole que j'ai laissée dans la cuisine.

Mon prénom, c'est Maxine, mais la plupart de mes amis m'appellent Max. Ce diminutif n'étant pas des plus sexy, je ne sais pas trop comment je dois le prendre.

– Non merci, ça ira.

– Tu devrais essayer ! C'est à base de courgette et d'essence d'herbe fermentée. Ça désobstrue les pores.

– Une autre fois, peut-être.

Domage que ça n'obstrue pas mes narines, en tout cas ! Je note mentalement de ne pas oublier de jeter la casserole, qui restera à n'en pas douter à jamais imprégnée de l'odeur.

Je me dirige – « je fuis » serait plus proche de la vérité – vers la salle de bain dans laquelle s'est également réfugiée Darcy, ma chienne, un cocker, âgée de deux ans.

Elle mâchouille avec méticulosité et visible délectation une barrette de ma colocataire. Peut-être taillée dans de l'os bio...

Je manque éclater de rire quand soudain mon regard se pose sur la baignoire.

– Ah, tu feras attention, me crie Claudia depuis le canapé, j'ai mis du soja à tremper. Une fois qu'il sera gorgé d'eau, il suffira de le faire sécher et de le presser pour tisser des torchons 100 % naturels. Tu ne trouves pas ça génial ?

Génial ? Je ne sais pas si c'est le mot que j'aurais employé.

Pff serait sans doute plus adapté.

CHAPITRE 3

– Des torchons à base de soja ? Qu'est-ce que c'est que ce truc ? m'interroge Audrey.

– La dernière idée de Claudia. Je te jure, elle me fait peur parfois. Un jour, je vais rentrer et elle aura rasé Darcy pour se fabriquer une écharpe 100 % naturelle en poil de chien.

Nous éclatons de rire. Comme chaque vendredi soir, avec Samya et Audrey, nous sommes réunies autour d'un verre au Blues Pub, l'un des deux seuls bars de Savannah-sur-Seine. L'autre ayant pour thème la moto et le tricot, mariage étonnant des passions du couple de propriétaires, le choix n'a pas été bien difficile.

Le propriétaire du Blues Pub, lui, est un fan absolu de musique, de variété française notamment. Il a tapissé ses murs de photos et accroché à plusieurs endroits des guitares sèches de différentes couleurs et tailles. Le résultat, étrange et original, est plutôt réussi. L'atmosphère, chaleureuse. Régulièrement, il organise des soirées

karaoké, et nous ne sommes jamais les dernières à saisir le micro.

Nous travaillons toutes les trois au lycée Grant. Samya et moi avons été embauchées la même année. Audrey, quant à elle, arrivée deux ans après nous, est conseillère d'orientation à mi-temps.

Avec Samya, nous sommes rapidement devenues les meilleures amies du monde ; et quand Audrey a débarqué, on a décidé d'élargir le cercle. Il faut dire que, lors de son premier jour, elle a cassé l'un de ses talons en marchant sur une grille d'aération près du hangar à vélos et elle a vaillamment claudiqué le reste de la journée comme si de rien n'était. Une fille comme ça ne pouvait que nous plaire.

De nous trois, Samya est la seule à ne pas être célibataire. Elle a épousé il y a deux ans le type le plus adorable de la terre et ils ont une petite fille de quatre ans, Inès. Si la gentillesse avait un prénom, ce serait sûrement Samya. Toujours encline à voir le bon côté chez l'autre, à rendre service. Des étoiles plein les yeux, romantique à souhait, amoureuse devant l'éternel.

Pas grand-chose à voir avec Audrey qui, elle, a un caractère bien trempé et pas la langue dans sa culotte. Elle se revendique comme une femme libre et se refuse à vivre en couple. Les hommes, selon elle, ne peuvent s'empêcher de réduire les

femmes à un rôle de maîtresse de maison dès qu'une vie de couple s'installe. « Mitonner de bons petits plats et ramasser des chaussettes sales, très peu pour moi ! » affirme-t-elle.

Je vais éviter de lui rapporter les propos de mes élèves sur le texte de Gustave Flaubert, où l'on va en prendre pour une heure de discours féministe engagé et rageur.

Quant à moi, je me lamente d'être seule. Au point où j'en suis, même les chaussettes sales me paraîtraient romantiques. C'est dire. Bien plus en tout cas que les torchons 100 % naturels au soja ou les masques au jus d'herbe pourri.

– Eh les filles, je vous rappelle que l'on n'est pas là pour parler de Claudia, mais du futur grand amour de Max ! recentre Samya.

– Grand amour, ne nous emballons pas, c'est un type avec qui je discute sur un site de rencontres. Je ne l'ai pas encore vu en vrai, alors mieux vaut garder les pieds sur terre.

– Comment il s'appelle, déjà ? m'interroge Audrey

– Germain. Oui, je sais ce que vous allez me dire c'est pas hyperglamour comme prénom. Mais d'après les échanges qu'on a pu avoir, il a l'air gentil. Et il est plutôt mignon.

– Et il fait quoi dans la vie, ce Germain ?

– Comptable.

Audrey et Samya se regardent avant de pouffer de rire.

– Je ne vois pas ce qui vous fait rire, c'est très bien comptable comme métier. C'est très respectable.

– C'est surtout très chiant ! ponctue Audrey.

– Parce que tu crois que conseillère d'orientation c'est mieux ?! répliqué-je. Sérieusement, les filles, je crois que ça pourrait marcher avec lui. Il cherche une relation stable. Il devait épouser une fille, mais finalement, après lui avoir dit oui, cette sans-cœur s'est barrée à l'autre bout de la France¹.

– Le pauvre, s'émeut Samya comme toujours.

– Je ne suis pas d'accord, dit Audrey, une fille qui accepte une demande en mariage et qui finalement se barre, c'est louche. Il doit y avoir baleine sous caillou. Tu le vois quand ? me demande-t-elle.

– Samedi prochain en principe. Il avait un séminaire de comptables ce week-end, je crois.

Audrey mime une corde qu'elle s'enroule autour du cou pour se pendre. Samya, qui buvait une gorgée de son daiquiri au même moment, manque de la recracher.

– Franchement, les filles, vous n'êtes pas sympas. Et si c'était l'homme de ma vie, ce type ? Et si cette rencontre allait me conduire sur la route d'une relation épanouissante et intense ? Et s'il était celui qui allait tout changer ?

1. Toute ressemblance avec une histoire précédente n'est pas fortuite.

Carène Ponte

– Et si c'était un égorgeur de chatons ? rigole Audrey.

– Ou un coupeur d'oreilles de chien ? enchaîne Samya

– Ah non, on a dit pas les animaux ! je m'insurge, tout en me laissant gagner par le rire de mes deux amies.

– Et si c'était la réincarnation de Gustave Flaubert dans un corps de comptable ? poursuit Samya. Imagine un peu l'horreur ! L'ennui double dose.

– Je ne sais même pas pourquoi je parle de tout ça avec vous.

– Parce qu'on est géniales !

– Et que tu nous adores.

Le pire dans tout ça, c'est qu'elles ont raison.

CHAPITRE 4

Franchement, je ne vois pas ce qu'elles reprochent au métier de comptable. Parce que si on va par là, conseillère d'orientation ou professeure ce n'est pas beaucoup plus excitant. On est loin du reporter de guerre ou du récolteur de semence d'éléphant¹.

Alors que je suis en route pour un dîner chez ma sœur, je ne peux m'empêcher de sourire en repensant à la conversation d'hier. Au fur et à mesure des cocktails, mes deux meilleures amies avaient commencé à sacrément divaguer, faisant de Germain tour à tour un centenaire en déambulateur, un tueur de poussins ou un mangeur de rutabagas et adorateur de Thalès (une idée de Samya qui n'oublie jamais les vraies valeurs mathématiques).

Si mes amies sont sceptiques, je sais, à l'inverse, que je peux compter sur mon frère et ma

1. Si, si, ça existe !

sœur pour s'enthousiasmer et me pousser dans les bras d'un célibataire. Même le premier venu. Je suis la petite dernière de la famille et, pour une raison qui m'échappe, l'angoisse de mon célibat s'amplifie chez eux au fil des années. Ils doivent redouter que de l'écorce finisse par recouvrir ma peau ou que je me transforme en sorcière sur balai avec chapeau tordu.

Laetitia, l'aînée de notre famille, la quarantaine épanouie, mère de deux enfants, heureuse en ménage, et dentiste de son état, organise régulièrement des dîners au cours desquels elle convie des collègues, des amis de collègues, voire de quasi parfaits inconnus croisés au supermarché rayon mayonnaise, dans l'espoir de me caser.

Mon frère, Julien, quatre ans de plus que moi, n'est pas en reste. Et même si lui ne cherche pas à me caser à tout prix avec l'une de ses connaissances, il dissèque à grands coups d'analyses freudiennes tous mes échecs amoureux. Un frère psychologue, c'est vraiment la plaie, croyez-moi. Impossible de dissimuler quoi que ce soit.

Nous avons toujours été très proches tous les trois, très soudés. Au grand dam de notre mère qui ne parvenait jamais à savoir lequel d'entre nous méritait d'être grondé et puni, tant nous nous protégeons les uns les autres.

Le décès de notre grand-mère, Moune, il y a

bientôt trois ans nous a rapprochés encore un peu plus.

Je l'adorais et sa mort a été un véritable traumatisme.

Elle est décédée dans un accident de voiture.

Et c'est moi qui conduisais.

Nous étions en retard pour assister aux premiers pas sur scène d'Audrey dans le rôle de Stella Spotlight, et j'ai tenté de prendre un raccourci pour ne pas louper le début du spectacle.

C'est étrange. Alors que mes souvenirs d'elle deviennent de plus en plus flous, je me rappelle avec une netteté douloureuse le moindre détail de cette soirée-là.

Elle portait cette petite veste cintrée couleur corail que je venais de lui offrir pour son anniversaire sur un top crème et un jean bleu foncé.

Moune était très fière de sa ligne malgré son âge et cherchait à garder un look moderne. Elle arborait, pour compléter l'ensemble, des boucles d'oreille à pendants turquoise. Nous bavardions à bâtons rompus. Elle me racontait avec l'humour qui la caractérisait l'après-midi qu'elle venait de passer dans son club du troisième âge.

– Tu leur as proposé de faire quoi ?! m'étais-je à moitié étouffée.

– Ah non, tu ne vas pas t'y mettre aussi ! Je ne vois vraiment pas pourquoi on ne pourrait pas se mettre à la pole dance, passé soixante-quinze

ans ! Il n'y a pas d'âge pour séduire, et certaines ont encore des maris à émoustiller. Elles ont aussi pour beaucoup des hanches en plastique, cela dit. Si tu avais vu leur tête ! Certaines ont failli en avaler leur chapelet.

J'avais éclaté de rire devant sa mine sincèrement choquée en constatant le manque d'ouverture d'esprit de ses amies presque octogénaires à la sensualité en dessous de zéro sur l'échelle de Richter.

C'était le début de l'hiver et il avait neigé quelques jours plus tôt.

Et puis, dans un virage, notre voiture avait dérapé sur une plaque de verglas ; j'avais perdu le contrôle et, malgré mes réflexes, n'avais pu éviter l'accident.

Je garde sur le visage, sous l'oreille, une large cicatrice de trois centimètres de long pour me le rappeler. Et sur le cœur, la mort de ma grand-mère.

Si nous avions pris un taxi, si j'avais choisi un autre itinéraire, peut-être que tout aurait été différent. Comme elle disait qu'être prise en photo la faisait mourir un peu, je n'ai hélas aucun portrait d'elle. C'est elle qui tenait l'appareil, toujours. Il ne me reste que mes souvenirs. Elle me manque tellement.

Perdre sa mère a été difficile pour la mienne et, pour une raison que je ne comprends pas vraiment, elle a eu besoin de vivre son deuil à